

Pour Claire, évidemment

Couverture :

Les Fiancées, dit *Triple Portrait de Marthe fiancée*, 1892,
huile sur toile, 37 × 45 cm,
Saint-Germain-en-Laye, musée Ducastel-Vera
© C2RMF/Philippe Salinon

Quatrième de couverture :

Portrait de Marthe endormie, vers 1897,
huile sur carton, 32 cm de diamètre,
collection particulière
© Olivier Goulet

© Éditions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

Maurice Denis femmes aimées

Fabienne Stahl

ÉDITIONS DES FALAISES





La Dormeuse au jour tombant, 1892,
huile sur toile, 38 × 61 cm,
Bayonne, musée Bonnat, inv. CM 481
© CRMD

Sommaire

Un peintre animé par l'amour	7
Amitiés amoureuses	13
Les Amours de Marthe	27
Nudités et volupté	43
Tendresses, maternité	57
Amours matures	69



Un peintre animé par l'amour

Hiver 1996-1997. Elle vient pour la première fois au Centre de documentation du musée départemental Maurice Denis, anciennement demeure du peintre à Saint-Germain-en-Laye, pour consulter des manuscrits. Près d'une fenêtre, sur un des hauts murs vieux rose de la vaste pièce, est accroché un grand tirage photographique, noir et blanc, imprimé sur un support rigide presque carré. Chaque jour, l'étudiante prend l'habitude de s'asseoir face à cette image, qui représente, sur un fond un peu flou, une jeune femme épanouie, en robe légère, le visage auréolé d'une capeline gonflée au vent, regardant un enfant. Comment ne pas être fascinée par le rayonnement, le charme, le parfum de rêve se dégageant de cette figure qui respire le bonheur ? Au fil du temps, un dialogue se noue de manière mystérieuse, presque irrationnelle, entre les deux femmes...

Rien n'indiquait alors que cet instantané avait été pris par Maurice Denis en juin 1901, sur une plage de Loctudy en Bretagne sud. Il avait su saisir la tendresse de l'attitude de sa jeune épouse, Marthe, enceinte, tournée vers leur seconde fille, accroupie à ses genoux.

Cette vision transpire l'admiration, l'attachement, voire l'attraction du regardeur pour son modèle. Il la chérit et se sait adoré infiniment en retour – « Je t'aime plus que ma vie », lui avait-elle confié au début de leur relation. La force de l'amour, palpable dans l'œuvre entier de l'artiste, en filigrane dans son journal et son immense correspondance, a traversé le temps jusqu'à nous.

Cette étudiante, certains l'auront sans doute deviné, c'était moi. J'entre dans ma cinquantième année, et je marche sur les pas de Maurice Denis depuis la moitié de mon existence, avec Marthe toujours à mes côtés, tel un ange gardien. J'ai le sentiment que c'est elle qui m'a conduite à lui, elle qui a présidé à mon adoption par la famille. Ce détour autobiographique n'est pas sans rapport avec l'objet de ce livre, son auteur ayant bien conscience de suivre la voie des femmes qui ont aimé Maurice Denis. Dans le registre amoureux, comment ne pas céder à des interprétations subjectives quand on analyse des œuvres, comment ne pas lire les sources documentaires à la lumière de son expérience personnelle, ne pas projeter immanquablement ses



Amitiés amoureuses

La grande sensibilité de Maurice Denis le portait naturellement à des proximités avec la gent féminine – enfant, il était plus proche de sa mère que de son père par exemple. Il a toujours vécu environné de femmes, à commencer par son épouse et ses filles. Il a apprécié la fréquentation des compagnes de ses amis – Marie Portelette, Jeanne Chausson, Madeleine Lerolle et ses filles Yvonne et Christine, ou Jeanne Mithouard – avec lesquelles ont perduré des rapports après le décès de leurs conjoints. Enseignant à l'Académie Ranson puis aux Ateliers d'art sacré, il aura de nombreuses artistes femmes comme élèves, parfois fidèles collaboratrices comme Gabrielle Faure.

Marthe Denis et Berthe de La Laurencie dans le jardin des Denis, 59 rue de Mareil à Saint-Germain-en-Laye, vers 1906, négatif, collection particulière

© DR

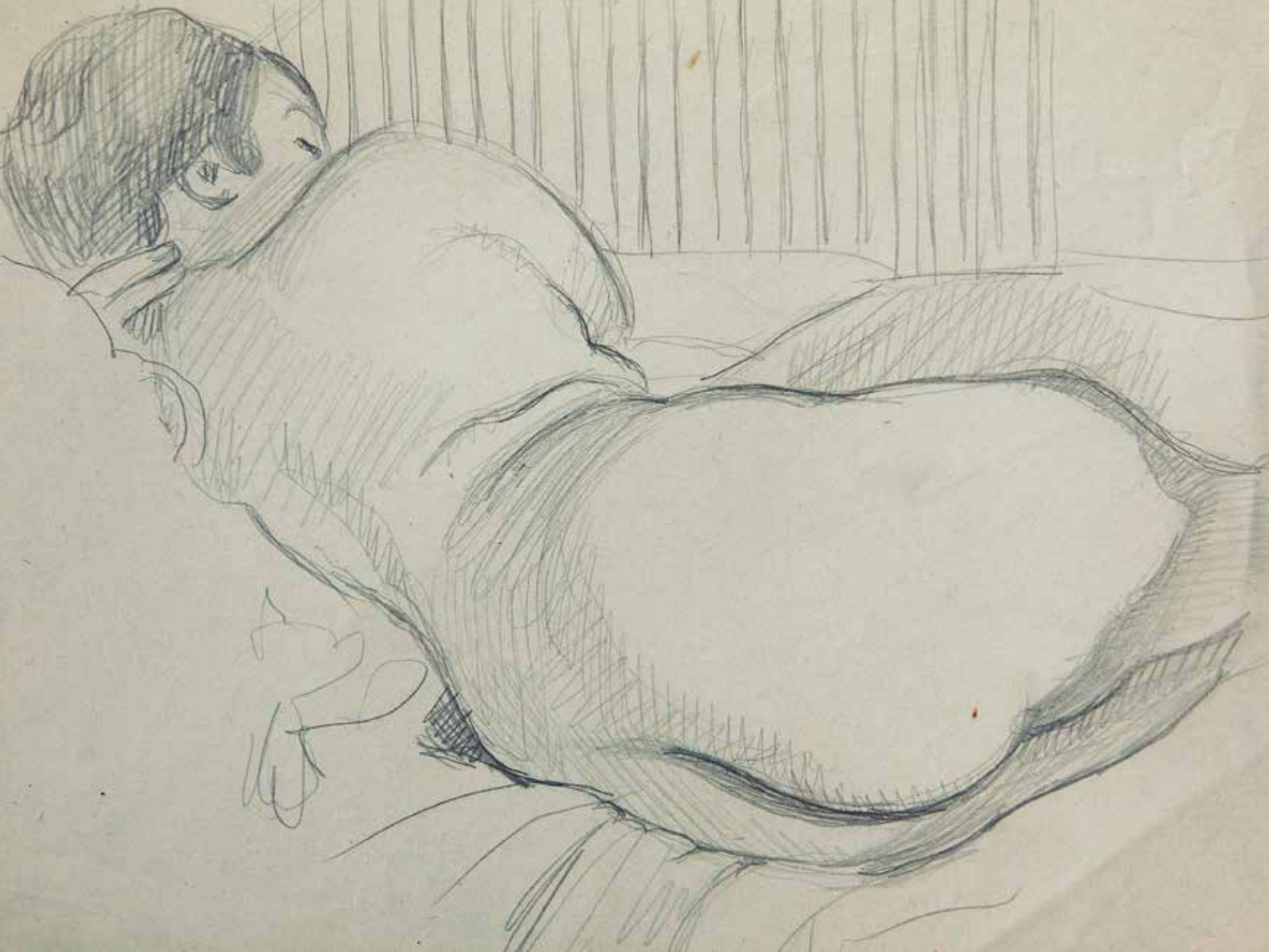
Son journal et sa correspondance nous révèlent ses affinités électives avec certaines, avec par moments une relative confusion dans les sentiments éprouvés – pour reprendre l'expression d'Éric-Emmanuel Schmitt, « Seule la peau sépare l'amour de l'amitié. C'est mince » (*L'Élixir d'amour*). À propos de sa belle-sœur, Eva, il écrit au moment de sa disparition prématurée : « À certains jours j'avais cru l'aimer, tant je la trouvais femme et séduisante ! Elle était la vie robuste et joyeuse... » (*Journal*, décembre 1901, tome 1, p. 177). Sa relation avec Berthe de La Laurencie, fille de Vincent d'Indy, rencontrée en 1904, naît dans le trouble : « ma première surprise sentimentale depuis quatorze ans », confie-t-il à son journal (extrait inédit). Leur intense amitié s'illustre dans leurs passionnants échanges épistolaires, interrompus par la mort de cette dernière en 1913.

« Esthète égoïste, qu'ai-je donc fait pour Dieu ? Qu'ai-je donc fait pour les hommes ?... Est-ce assez, ô Christ miséricordieux, de vous avoir aimé dans les beautés de vos œuvres, dans les visions de vos saints, dans la poésie de vos livres ? Ne me jugez pas. C'est la douce piété de Jeanne qui m'attirait vers vous : c'est en son âme que j'ai trouvé votre Âme : elle m'a révélé l'Amour. »

Journal, tome 1, novembre 1888, p. 71.

L'Apprentie modiste, janvier 1889,
huile sur toile collée sur carton, 25 × 34,5 cm,
collection particulière
© Fabienne Stahl





Nudités et volupté

« Je rends grâce à Dieu qui m'a préservé des femmes jusqu'à l'âge de maturité où je mériterais la Femme. » confie Denis à son journal dans sa vingt-deuxième année (20 décembre 1891, tome 1, p. 90). Dans son idéal de foi chrétien, l'amour physique ne peut intervenir qu'une fois célébrée l'union des êtres devant Dieu, dans le sacrement du mariage. Or, il aura fallu près de trois années d'attente depuis l'aveu de l'inclination réciproque entre Maurice et Marthe, pour que s'apaisent enfin entre les amants, la force de leur désir, la fièvre de leur attraction.

Le registre sensible est assez présent dans la correspondance avec Marthe, mais aussi plus tard avec Lisbeth, les baisers et attentes d'étreintes étant verbalisés sans gêne. On pourrait même s'étonner que dans les dernières années de sa maladie, Marthe semble encore câline : « Je t'aimerais de plus en plus s'il était possible de t'aimer plus que je t'ai toujours aimé. Je pense à toi et à tes caresses des heures entières quand je suis sur ma chaise longue » (Marthe à Maurice, 25 novembre 1916, archives privées).

Le corps de la femme, désiré et désirant, forme un motif récurrent dans l'œuvre du peintre, avec ses rondeurs caressantes, ses lignes courbes, le velouté des chairs, et certains regards chargés de complicité sensuelle.

Lisbeth endormie, 1922,
crayon sur papier, carnet de croquis n° 144, p. 18,
26,7 × 20,3 cm,
collection particulière
© Olivier Goulet

« Elle est plus belle que toutes les images, que toutes les représentations, que tous les efforts subjectifs ! Elle est en dehors de moi, ce n'est pas moi qui la crée. Le serrement de mains d'hier vaut plus que toutes les métaphysiques pour assurer la réalité des choses. Elle m'a rendu la naïveté de croire, la joie d'être bon sans tristesse, l'idée précise du monde meilleur. Elle me rendra le don des larmes, et la folie du bon espoir. Je la bénis sans réticence, je la bénis de toutes les forces de mon être, je lui sacrifie mon orgueil, j'exorcise les mensonges. Je suis à Elle, et je la DÉSIRE. »

Journal, tome 1, dimanche de Notre-Dame du Rosaire, 1891, p. 86 et extrait inédit.

Suzanne aux maisons jaunes, 1893,
huile sur toile, 45 × 54 cm, Moscou,
musée d'État des Beaux-Arts Pouchkine
© DR





Nus nacrés rose et vert, 1893,
huile sur toile, 55 × 40 cm,
collection particulière
© Peter Schälchi, Zürich



Femmes aux lilas
ou *Nus au crépuscule*, 1898,
huile sur toile, 163,5 × 77 cm,
Neuss, Clemens Sels Museum
© DR



Portrait de Marthe à Florence, 1904,
huile sur toile, 73 × 60,5 cm,
collection particulière
© Olivier Goulet

« Dans 8 jours je te retrouverai ! Quelle joie ! Je n'aspire plus qu'au moment de t'apercevoir sur le quai de la gare, puis de t'embrasser, puis de revenir avec toi, puis enfin de t'aimer dans ta grande chambre qui dis-tu te paraît bien vide. M'es-tu aussi fidèle en pensée que je le suis moi-même ? Aucune femme ne m'occupe, fût-ce un instant : aucune ne saurait rivaliser avec toi, dans ma pensée. C'est de loin que j'aperçois combien nous sommes liés. Et cependant tu ne peux me reprocher de manquer de tendresse, lorsque nous sommes réunis, et c'est seulement ta mauvaise santé (et un peu aussi ton caractère) qui élèvent entre nous des nuages, et tu sais que c'est toujours moi qui les chasse, en te couvrant de baisers. Donc je compte bien que tu viendras Samedi prochain à l'arrivée du Sud Express, 10 h 42 à la gare du quai d'Orsay. Je veux aussi que tu penses à m'aimer ce soir-là, à écarter tout ennui, tout souci, pour qu'après une si longue absence, nous nous retrouvions plus épris et amoureux que nous ne fûmes jamais, n'est-ce pas, chère ? »

Maurice Denis à Marthe, Grenade, samedi [13 mai 1905] (archives privées).



Tendresses, maternité

Dès la première rencontre des corps, durant son voyage de noces en 1893, Denis évoque la perspective d'un enfant – « nous nous imaginons être trois » note-t-il dans son journal (tome 1, p. 100). La fusion des âmes sœurs dans l'union physique doit être féconde pour que l'amour soit complet. L'enfant, fruit de l'amour de ses parents, participe naturellement à l'accomplissement du bonheur en ce monde.

Sans compter les multiples grossesses sans suite, Marthe Denis a mis au monde huit enfants (cinq filles et trois garçons), six seulement ayant atteint l'âge adulte (Noële, Bernadette, Anne-Marie, Madeleine, Dominique et François) – leur premier-né, Jean-Paul, est décédé en bas âge, et une petite fille est née morte.

Les maternités denisiennes manifestent l'émerveillement du père, et de l'artiste, devant la vie. Touché par les gestes des tout-petits, il l'est aussi par la douceur et la délicatesse des attitudes de son épouse. Il saisit avec une émotion retenue le lien unique unissant la mère et son bébé. Denis multiplie en particulier les scènes d'allaitement, Marthe était en effet une bonne nourricière selon les témoignages.

Marthe avec Bernadette bébé, juin 1899,
collection particulière

© DR

« La première période de ma peinture c'est l'amour, l'émerveillement devant la beauté de la femme et de l'enfant. Intimités passionnées. Je n'avais que peu de moyens. À quoi bon ? Ils suffisaient, l'expression de sentiments vrais seule comptait. »

Journal, 31 décembre 1939, tome 3, p. 214.

La Mère au corsage noir, 1895,
huile sur toile, 47 × 38,7 cm,
collection particulière.
© CRMD

